

À treize heures, le parc

Hélène Rioux

Number 45, Summer 1990

Le désert

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14994ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rioux, H. (1990). À treize heures, le parc. *Moebius*, (45), 11–13.

À treize heures, le parc

Hélène Rioux

À treize heures, le parc est désert. Les enfants à l'école, les clochards à la soupe populaire. Le reste de l'humanité dans les bureaux, les ateliers, usines, restaurants, hôpitaux, prisons et autres asiles.

Entre treize et quinze heures, le parc reste désert. Après, soleil ou non, les écoliers l'investissent, se disputent à hauts cris les balançoires, jouent à cache-cache derrière les érables, lancent des cailloux dans l'étang et y font flotter des brindilles, pirogues éphémères.

À treize heures, donc, il est désert, déserté. C'est-à-dire que non, pas tout à fait. Car il y a les oiseaux, les écureuils, et parfois quelque employé sillonne les allées sur son triporteur, cueillant avec son pic les papiers gras chiffonnés sur la pelouse. Ou bien un jardinier qui plante des tulipes. Gestes lents, quasi-somnolence.

Peu de chose. Le calme presque parfait. Il fait bleu et vert, l'eau de l'étang clapote, les rayons du soleil fraient leur chemin à travers le feuillage, font scintiller des diamants sur l'herbe.

À treize heures, une torpeur envahit le paysage et le silence du parc presque désert.

Et puis il y a cette femme qui déambule de son pas nonchalant, puis qui s'arrête près d'un banc face à l'étang, puis qui s'assoit, qui reste là à ne rien faire. Elle attend? Qu'est-ce qu'elle peut bien attendre?

Elle ouvre son sac, sort un paquet de Camel, allume une cigarette. Dessine des volutes de fumée.

Si elle fume des Camel, n'est-ce pas pour l'image du chameau sur le paquet, ce rappel des caravanes, scorpions et mélopées?

Elle a quelque chose du désert.

Elle pourrait s'appeler Zuleïka, Oum, Aïsha. Noire et voilée, elle viendrait du Sahara. Sous les plis du tchador, le corps anguleux, la teinte bistre de la peau. L'odeur légèrement âcre du corps resté longtemps enveloppé dans l'étoffe sombre. Longtemps emprisonné.

Tombée du jour, le soleil est descendu derrière les dunes, le paysage s'étale dans la pénombre, immensément pareil. Non, dit-elle, ce n'est qu'aux yeux des étrangers que le désert se ressemble. Nous qui le connaissons le percevons dans ses moindres différences. Pour en déceler les subtilités, l'oeil doit être perçant et perspicace. Non, dit-elle, le désert n'est jamais le même.

À l'arrière-plan, les chameaux s'agenouillent. Les vastes tentes sont dressées pour la nuit; s'en exhalent les arômes épicés du repas. Des appels, peu de rires, quelques enfants. Plus tard, ils mangeront la semoule ensemble, le pain azyme, les dattes, boiront le thé à la menthe, fort et sucré. Puis la nuit viendra, très vite, très froide. Demain, à l'aube, ils reprendront la piste.

La voix d'un homme psalmodie un chant monotone : dans le désert, ce sont les hommes qui chantent. Elle reconnaît cette voix, ce chant. Farouche et plainte. Comme partout dans le monde, l'amour est dans les chansons. L'amour s'exprime ainsi, ou l'absence d'amour, le désir de mourir. Au bout du désert, l'horizon vacille. Une brume légère monte. Au bout de l'horizon, des jardins, des charmilles, des lacs, des feuillages.

Elle se penche pour ramasser un peu de sable qu'elle laisse couler entre ses doigts. Elle pense qu'un jour, bientôt, elle quittera ce désert pour une ville, puis cette ville pour un

autre continent. Un autre désert. Elle pense et rêve. Nomade dans l'âme, depuis des siècles.

Elle fixe le désert dans sa mémoire, le moindre grain de sable, caillou, le moindre brin d'herbe sèche. Le désert l'habite, elle peut sans crainte le quitter, il est en elle pour toujours. Le désert l'a marquée, sa peau a pris la saveur âcre de la laine et du sable. Elle pense à la mer.

Le désert est en elle, mais il faut bien qu'elle parte pour que la vie change, pour voir s'il est possible que la vie change. Pour entendre d'autres chants. Reste à savoir comment s'y prendre. Elle échafaude des plans. À la prochaine oasis peut-être, un camion... C'est risqué. Les femmes du désert ne fuient pas impunément les caravanes. Il faudrait se déguiser en homme et feindre d'être muet. À la prochaine oasis, elle trouvera. Elle se penche et ramasse une poignée de sable qu'elle garde dans sa main. Elle l'emportera pour le voyage.

Zuleïka, Oum, Aïsha.

Ou bien elle s'appellerait autrement et viendrait, je ne sais pas, moi, du désert de Gobi, ou de l'Arizona, des steppes ou des toundras. Il y a tant de déserts. À fuir, à retrouver dans la mémoire. Jamais pareils. Chose certaine, c'est-à-dire qu'à la voir, on en jurerait, son paysage est aride et sa voix, rauque.

Mais à présent, il est treize heures dans le parc, et seule sur un banc face à l'étang, elle fume une Camel.

Je viens d'entendre, j'en suis presque sûre, un chien aboyer un peu plus loin.

La caravane défile dans ses yeux.